

l'homme recevra la vie de l'homme et de la femme ; ici la vie de la nature, là celle de la grâce. Dans l'un comme dans l'autre il y aura place pour le rôle si nécessaire et si délicat de la mère au foyer domestique.

Nous avons déjà médité combien il importe à la naissance et à l'expansion de notre amour pour Dieu, que ce Dieu nous apparaisse entre les bras et sur le cœur d'une mère (1). Mais quel surcroît de force et de douceur auront ces attraits d'amour, si cette mère de mon Dieu est aussi ma mère. Je l'aimerai, et l'amour que je concevrai pour elle me portera comme naturellement à l'amour de son Fils premier-né, le Verbe de Dieu fait homme ; et, par la prolongation du même mouvement, à l'amour de Dieu lui-même. Je n'oublie pas que, suivant l'expression de l'Apôtre, je ne suis encore qu'un petit enfant (2) ; l'homme parfait n'étant pas de la terre, mais du ciel. Or, où l'enfant puise-t-il mieux l'amour de son père et de ses frères que sur le cœur maternel ?

Si j'ai des faveurs à demander à Jésus-Christ, la source de toute grâce ; si, devenu pécheur et rebelle, il me faut solliciter un pardon bien immérité ; quelle heureuse intermédiaire sera pour moi la commune mère du fils pauvre et du fils riche de tous les biens du ciel, de l'offenseur et de l'offensé ! Je n'oserais aller directement à Jésus-Christ pour solliciter ses grâces et l'oubli de mes crimes ; ou, du moins, je n'irais qu'en tremblant : car s'il est mon frère, il est aussi mon Maître, un maître plein de majesté, un maître trop souvent désobéi par moi. Certes, il est bon, je le sais ; il est la

(1) 1^{re} Partie, l. 1, c. 5, t. I, pp. 94, suivv.

(2) I Pet., II, 2 ; Ephes., IV, 12-14.

miséricorde même ; mais, je ne l'ignore pas non plus, il est comme Dieu la justice même, et le jour viendra où, dans sa nature humaine, il descendra la foudre en main pour écraser ses ennemis. Qu'une mère commune s'interpose entre lui et moi, sa mère et la mienne, et je renais à la confiance. En elle, en effet, je trouve la médiatrice qu'il me fallait auprès du grand Médiateur ; médiatrice capable de dissiper en moi les derniers restes de crainte, et de faire descendre de lui sur moi les bienfaits que je mendie, le pardon que mon repentir implore. Telle est la place que l'économie de la Rédemption réservait à la mère, et que ma nature réclamait, sans avoir toutefois le droit de l'exiger.

C'est ce que saint Bernard a merveilleusement expliqué dans un texte célèbre que je transcrirais dès maintenant, si l'occasion ne devait pas s'offrir plus tard de le rapporter dans un endroit plus favorable (1). Bossuet a dit en moins de mots, mais avec une éloquence égale, ce rôle d'intermédiaire que fait remplir à Marie sa double qualité de Mère des hommes et de Mère de Dieu : « Pour pouvoir nous être secourable, il fallait deux conditions : que sa grandeur l'approche de Dieu, que sa bonté l'approche de nous. La grandeur est la main qui puise, la bonté, la main qui répand ; et il faut ces deux qualités pour faire une parfaite communication. Marie, étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie, étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à l'intéresser à notre bonheur » (2).

(1) II^e Part., l. v, c. 1, n. 1. S. Bern., de Aquaeductu. P. L., CLXXXIII, 441.

(2) Bossuet. Exorde du 2^{me} serm. pour la fête de la Nativité de la S. V.

Ne me dites pas qu'il y a de l'exagération dans ces réflexions du grand orateur et du grand saint : car Dieu par lui-même est le Père des miséricordes qui s'incline amoureusement vers notre misère ; car Jésus-Christ, surtout depuis qu'il a pris un cœur semblable aux nôtres, et qu'il nous l'a révélé tout brûlant d'amour pour les hommes, suffit à nous gagner à la confiance. Je ne nie pas la miséricorde infinie du Père ; elle est le plus ferme fondement de mes espérances. Mais il appartenait à cette miséricorde de me procurer un guide aimé pour me conduire jusqu'à son trône, et ce n'est pas le moindre bienfait que nous ait accordé cette même miséricorde, de nous l'avoir donné dans une mère qui est la Fille du Père et la Mère de son Fils. A Dieu ne plaise aussi que je doute du cœur de mon Sauveur ; mais le don par excellence qu'il m'a fait, n'est-ce pas le cœur de sa mère ; et bien qu'il ait une force ineffable pour attirer les cœurs et les gagner à l'amour, n'est-il pas vrai que je me jette avec plus de confiance dans ce divin cœur, quand je pense qu'il a été formé du cœur de ma mère, et qu'elle est toujours là pour m'en ouvrir l'entrée ?

Pénétrons encore plus avant dans ces providentiels convenances. Dieu, quand il eut créé le premier homme, se dit à lui-même : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une aide semblable à lui » (1). Et il lui envoya un sommeil mystérieux et, prenant une de ses côtes, il en façonna la première femme qui devint avec lui et par lui la mère de la race humaine. Certes, le Créateur avait assez de puissance pour multiplier et conserver les hommes indépendam-

(1) Gen., II, 18.

ment de la femme. Mais, dans cet autre ordre de providence, la mère aurait disparu, et avec la mère tout ce qu'il y a de tendresse, de douceurs, d'amabilité, de dévouement et de charme dans ce nom, ou plutôt dans la chose signifiée par ce nom. Voilà pourquoi, dans la connaissance qu'il avait du cœur de l'homme, il voulut que l'homme eût une compagne, et que de l'homme et de sa compagne naquît la famille humaine.

Si nous voulons savoir quelle salutaire et profonde influence est celle de la mère, regardons ce foyer d'où la mort l'a fait disparaître, et dans lequel aucune autre femme, véritablement mère par une sollicitude et une affection toutes maternelles, ne l'a remplacée ; ou, si nous l'aimons mieux, considérons ces enfants privés, dès l'âge le plus tendre, des caresses et des soins d'une mère. Est-il rare de trouver qu'il manque en eux ce je ne sais quoi d'épanouissement joyeux, de dilatation, de sensibilité délicate, qui s'acquiert au contact maternel ? Qui n'a pas eu l'occasion d'en faire ou d'en entendre faire la remarque, et de constater ainsi par analogie la nécessité qu'il y ait pour les hommes une mère dans l'ordre de la grâce aussi bien que dans l'ordre de la nature ? La mère naturelle, même la plus aimante et la plus chrétienne, ne suffirait pas à combler cette lacune. Lorsque l'homme entre dans l'ordre surnaturel, cette mère ne l'y suit pas avec son rôle de mère, je veux dire que ce n'est pas d'elle que nous vient cette vie supérieure. A des hommes nouveaux il faut une nouvelle naissance, une mère nouvelle. Des enfants de Dieu, des frères de l'Homme-Dieu réclament pour mère la propre mère de cet Homme-Dieu.

Presque au début de cet ouvrage (1), je signalais un fait très grave : c'est que, dans la mesure où le culte de la Mère de Dieu est abandonné, la croyance à la divinité de son Fils va déclinant et s'effaçant ; et j'en apportais comme exemple les contrées où règne en maître le protestantisme. Un autre fait non moins frappant, c'est que le même protestantisme, là même où l'ignorance et la bonne foi sont pour ses adhérents une légitime excuse devant Dieu, n'a dans ses rapports avec Jésus-Christ ni l'onction de la piété, ni le sentiment tendre et filial, ni cette familiarité joyeuse et sainte qui se reflète, même sur les visages, chez les populations catholiques. On pourrait sans doute en donner plus d'une raison. Mais la principale, celle qui se rapporte plus directement à notre sujet, c'est que le protestantisme a chassé de la religion du Christ le culte de la Mère du Christ et de la nôtre. Qu'il garde encore quelque simulacre de la famille de Dieu, je ne le lui disputerai pas. Mais c'est pour le moins une famille, où la mère est négligée, méconnue, bannie. Vous étonnez-vous, après cela, de ne plus trouver chez les enfants l'allégresse, l'abandon, l'épanouissement de cœur qui caractérisent les vrais catholiques, ce peuple élu pour qui la Vierge Mère est non seulement une gloire, mais la plus pure des joies (2) ?

Là où il n'y a pas de femme, dit l'Écriture, le pauvre gémit (3). Entendez par cette femme la mère com-

(1) Première partie, l. I, c. 3, t. I, pp. 48, suiv.

(2) Tu laetitia Israel, tu honorificentia populi nostri. Judith, xv, 10.

(3) Eccli., xxxvi, 27.

Louis Veillot dans ses *Nattes* (Paris, Wailly, 1844, pp. 297 et suiv.) écrivait d'un grave personnage qui fut longtemps ministre plénipotentiaire en Allemagne : « Il m'a cent fois raconté qu'il y a connu des

mune du Seigneur et des hommes ses frères, et vous verrez le texte biblique merveilleusement réalisé dans le domaine de la religion. Oui, partout où cette femme est absente, je veux dire partout où elle n'est ni connue, ni honorée, ni aimée, le pauvre, c'est-à-dire, tout homme si vertueux qu'il puisse être, porte dans sa vie religieuse je ne sais quel poids de tristesse dont elle seule pourrait le soulager. A l'exemple du Protestantisme, ajoutez celui des Jansénistes. Eux encore, s'ils ne bannirent pas totalement la mère, lui firent la place aussi étroite que possible dans le culte des chrétiens. On sait aussi quelle place leur piété rigide et sombre laissait à la dilatation du cœur, à l'amour affectueux, confiant et tendre qui est le propre des enfants (1).

hommes, des femmes surtout, d'un haut mérite, d'une haute vertu, d'une piété véritable, qui prient, font du bien, lisent et goûtent nos meilleurs ascétiques, se nourrissent de l'imitation, des Lettres spirituelles de Fénelon, des écrits de Louis de Blois, et qui néanmoins restent dans l'hérésie. Mais, ajoutait-il, leur foi a toujours quelque chose de tendu et de rigide ». J'ai moi-même entendu raconter sur ce chapitre une anecdote assez curieuse. En 1871, alors que l'armée française était refoulée du Mans sur les confins de la Bretagne, une noble châtelaine recevait à sa table trois officiers français. « Madame, lui dit l'un d'eux, vous n'aurez pas souvent des convives si différents entre eux par la croyance ; car vous avez devant vous trois religions différentes ; l'un de nous est protestant, l'autre israélite et le troisième catholique. — Je vous crois, répondit-elle, et je peux même compléter votre confiance. Vous, vous êtes le catholique, voici l'officier d'origine juvaise et monsieur est le protestant. » Elle ne se trompait pas ; et comme on lui demandait d'après quels indices elle avait pu porter un jugement si exact, sur des personnes inconnues d'elle jusqu'à cette heure : « Rien de plus simple, reprit la châtelaine. Vous êtes le plus épanoui des trois ; donc vous êtes le catholique. Monsieur paraît extérieurement le plus triste ; il n'est donc pas chrétien ; et comme le troisième de mes hôtes ne m'a semblé ni si joyeux, ni si triste, j'ai jugé qu'il devait être le protestant ».

(1) Voici un autre fait que je donnerai sous toutes réserves, quoique les écrivains catholiques s'accordent généralement à le signaler. Les catholiques anglais, au commencement du dix-neuvième siècle tout comme au dix-huitième, considérés dans leur ensemble, n'avaient ni cet entrain dans la piété, ni cette dilatation de cœur, qui faisaient une note caractéristique de leur race, avant l'invasion du schisme et de l'héré-

Donc, pour conclure, si Dieu voulait de nous un culte d'amoureux abandon, « qui nous fit aller avec confiance au trône de la grâce » (1); s'il était de son dessein « de nous attacher à lui par les liens d'Adam (2), par une chaîne d'amour, *in funiculis Adam, in vinculis charitatis*, rien ne pouvait lui servir comme le don qu'il nous a fait de sa Mère.

sie. Les écrivains en assignent différentes causes, et le joug insupportable sous lequel ils furent si longtemps courbés, ne serait pas la moindre. Mais ne pourrait-on pas avouer aussi que cela provenait, comme je crois l'avoir lu, du délaissement relatif dans lequel le culte familier de Notre-Dame était tombé parmi eux. La peur des persécutions et plus encore peut-être le contact et les perpétuelles diatribes des hérétiques en avaient comprimé l'élan. De là ce quelque chose de dur, de resserré, dont la Vierge, pleinement rentrée dans ses droits de mère, les a dépouillés pour refaire une nouvelle *Britannia mariana*.

(1) Hebr., iv, 16.

(2) C'est-à-dire, par des liens et des attraits assortis à notre nature humaine. Os., xi, 4.

CHAPITRE IV

De l'usage du nom de *mère* donné par les chrétiens à Marie. — Comment ce nom, connu dès la plus haute antiquité, se rencontre en tous genres de monuments, — y compris les Actes des SS. PP. et les prières liturgiques. — Combien profonde en est la signification; combien essentielle à l'existence même de la bienheureuse Vierge.

I. — N'eussions-nous pas d'autres preuves pour affirmer de Marie la maternité qui nous fait ses enfants suivant la grâce, que celles qui résultent des précédents chapitres, cette maternité pourrait déjà nous apparaître comme un fait incontestable. Bientôt, recherchant *ex professo* les raisons fondamentales que nous avons d'appeler la Mère de Dieu notre mère, nous verrons *comment* elle mérite en toute vérité de porter ce titre. Contentons-nous pour le moment de montrer combien ce nom de mère, dont nous honorons la bienheureuse Vierge, est d'un usage ancien et général dans l'Église.

S'il n'était question que de la *chose* signifiée par le mot, c'est à l'origine des siècles qu'il faudrait remonter pour en trouver la première apparition, puisque, dès lors, la nouvelle Ève est prophétisée comme la mère d'une postérité qui comprend le Réparateur et ses membres. Il s'agit ici du nom lui-même. Les chrétiens des premiers âges disaient-ils à Marie ces mots que nous avons si souvent dans le cœur et sur les lèvres